

Jeunes peintres au travail

Pierre Saucier

Number 22, Spring 1961

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55199ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saucier, P. (1961). Jeunes peintres au travail. *Vie des arts*, (22), 37–45.

JEUNES PEINTRES AU TRAVAIL

reportage photographique de John MAX

texte de Pierre SAUCIER

Nul mieux que John Max pouvait apporter plus de sympathie dans son reportage photographique sur quelques jeunes peintres de Montréal. Cet anticonformiste n'a jamais songé à ouvrir un studio, ni à se mettre au service de quelque grand journal. Il a choisi la liberté et son oeil s'arrête sur ce qui lui plaît. Il use de son appareil comme le peintre de la spatule. Il a beaucoup d'amis dans ce milieu grouillant et cherche passionnément à développer un réalisme personnel accordé à chaque sujet qu'il prospecte. De ses visites il a ramené un inventaire qui pourrait en réalité faire l'objet de plusieurs livraisons.

Demandons-nous la place que Montréal occupe dans la vie artistique du pays. La métropole du Canada est un creuset et le centre d'une fermentation exceptionnelle. Cette activité de plus en plus intense n'est pas le fruit d'une génération spontanée. Montréal a toujours compté un nombre impressionnant de peintres et il fut un temps où les ateliers étaient très nombreux. Beaucoup ont disparu pour faire place à ce qu'on appelle le progrès. A Montréal des drames se sont joués qui font partie de l'histoire. Quelques noms suffiront à évoquer des remous considérables : Borduas, Lyman, Pellan, Riopelle, etc. Plusieurs ont choisi le chemin de l'exil, mais il existe actuellement un fort noyau de peintres montréalais. Ceux d'abord qui y sont nés, qui y ont grandi et on fait l'apprentissage exaltant de leur métier. Puis les autres, des provinciaux, notamment les Québécois qui, manquant du climat vivifiant indispensable à la création, sont venus se joindre au contingent.

A l'échelle de la province de Québec Montréal tel Paris, apparaît comme un foyer d'attraction. Nous n'allons pas nous imaginer pour autant que la métropole possède son Greenwich Village ou son Montparnasse. Les peintres n'y vivent pas en colonies. Ils sont socialement des isolés. Rares sont ceux qui peuvent se payer le luxe d'un atelier. Quelques-uns disposent d'un vieux hangar, d'un garage, d'un modeste garni sur une ancienne rue, ou le plus souvent transforment une pièce d'un appartement en atelier de fortune. Et le provisoire risque de durer bien longtemps. Vivre de la peinture est le rêve de chacun, mais bien peu y arrivent. Plusieurs, plutôt que d'exercer un métier marginal, préfèrent la vie précaire de la bohème, comptant sur quelques expositions par année pour arriver à payer le bifteck quotidien. Quand ils réalisent par miracle quelques économies ils en profitent pour s'échapper et pour voyager. Les plus favorisés bénéficient de bourses d'études. Ils font alors des excursions estivales en pleine nature, loin de toute civilisation ou bien ils font quelque séjour dans les centres privilégiés comme New-York et Paris. Puis c'est le retour, l'amertume, le travail incessant, mais la flamme soutient les ardents, les inquiets, les conquérants. Disséminés aux quatre points cardinaux les peintres ne forment pas de groupes cohérents. Ils ne se liguent pas en écoles. A peine forment-ils des associations libres comme celle des non-figuratifs où se côtoient les tempéraments les plus opposés et les styles les plus divers. Quelques-uns vivent dans une telle solitude qu'ils s'ignorent les uns des autres. On peut dire qu'ils cultivent à leur insu une vertu très portée depuis le romantisme : l'individualisme.

Existe-t-il une « école de Montréal » ? La question ne paraît ressortir plutôt à l'histoire de l'art et les spécialistes pourront peut-être plus tard trouver des traits communs. Un fait est assuré : le jeune d'aujourd'hui participe à la grande aventure mondiale. D'un pays à l'autre on décèle souvent des parentés insoupçonnées. L'avantage d'un centre comme Montréal a souvent pour effet de rompre momentanément la solitude et surgissent alors des rencontres fraternelles.



*Deuce. 39½" x 39½" (100 x 100 cm.)
Musée des Beaux-Arts de Montréal*

Né à Kent, Angleterre, en 1930. Voyage en Espagne, en France et en Italie. S'établit au Canada au printemps de 1955. Etudes à l'École des Beaux-Arts de Montréal (1955-60). Participe à de nombreuses manifestations collectives: Salon du printemps du Musée des Beaux-Arts de Montréal (1957, 58, 60); Salon de la jeune peinture (1958-59, 60); Moins de trente ans (1957-58, 60); Expositions à la galerie l'Echange (1957), chez Denyse Delrue (1958), troisième biennale d'art canadien à Ottawa (1959). Expose aussi à London, (Ont.), Toronto, New York; le monde de la gravure et Contemporary Canadian Artists en 1961. Daghish a une de ses oeuvres dans la collection de gravures de la Galerie Nationale. Il a remporté le prix de la Fondation Max Beckmann et réside actuellement à New-York.

« C'est par le dessin que je puis aller au fond du problème. Par là je peux le mieux saisir les choses. A un moment la forme a retenu toute mon attention si bien que j'étais incapable de m'attaquer en même temps à la couleur ». Dans Paysage d'hiver il fait abstraction totale de la couleur pour ne conserver que des éléments purement plastiques sur fond blanc. Par une recherche constante il est parvenu à une équation de la forme et de la couleur. Chaque oeuvre représente pour lui une expérience unique, nouvelle et significative. Il s'agit pour lui d'exprimer avant tout un état d'âme. Une peinture n'est pas un simple objet destiné à orner un mur, mais un reflet du drame et de la vitalité de l'être. En quelques années Daghish a beaucoup évolué. En 1958 ses paysages sont des sortes de danses de petits blocs riants agglomérés sur des fonds aux couleurs variables: festivités enfantines à la Klee ou à la Miro. En 1959 des fonds soyeux servent de support à des cheminements de globules ou de bâtonnets nerveux comme une sorte de ballet mécanique. 1960 marque un progrès vers une organisation moins fragmentaire de la composition. Les petits cubes du début ont fait place à de grandes zones vertes ou orangées qui s'entrechoquent et semblent lutter pour faire éclater la dimension du cadre. Sa peinture devient en même temps plus chaleureuse et dramatique.

PETER DAGLISH



*Chrysalide. 36" x 40" (91,70 x 101,80 cm.)
Musée des Beaux-Arts de Montréal.*

RITA LETENDRE

A commencé à peindre en 1948, utilisant surtout l'encre et la peinture à bâtiment. En 1949, elle passe un an et un semestre à l'École des Beaux-Arts, où elle travaille notamment avec Jacques de Tonnancour. Jusqu'en 1951 son style est nettement figuratif et surréalisant. En 1952, elle fait un séjour de cinq mois en Gaspésie et se livre à ses premières expériences automatistes, qui se révéleront en 1953 à la grande exposition «La matière chante», puis à la librairie Tranquille. Elle participe à de nombreuses expositions de groupe. 1955 marque une date importante dans sa carrière: sa première expo-solo au restaurant L'Echourie, suivie l'année suivante d'autres manifestations à la galerie L'Actuelle, particulièrement un échange fructueux de peintres du Canada et des USA. Accroche à l'exposition **Espace 55** au Musée des Beaux-Arts, où elle a une toile dans la collection permanente: **Chrysalide**. Expose en 1959 des huiles chez Denyse Delrue. Voyage beaucoup au Canada et aux Etats-Unis. A remporté les prix de La Jeune Peinture et Rodolphe de Repentigny. Depuis un an elle travaille sans répit et s'ingénie à utiliser les formats les plus divers exécutant des huiles, des gouaches, de la caséine. Prépare pour l'automne deux importantes expositions, spécialement un accrochage d'huiles de très grand format qu'elle présentera conjointement au Musée avec des sculptures d'Ulysse Comtois.

Rita Letendre affirme un tempérament volontaire. Sa peinture véhémement comme celles de Borduas et de Riopelle frappe par dans l'oeil. Son jaillissement continu a quelque chose de farouche. Ses combustions orchestrées dans un concert magnifiquement dissonnant comme une page de jazz hot paraissent sortir d'un pinceau capable de manier la hache ou le silex. La nature n'est pas apprivoisée. Elle éclate fruste et provocante. La haute pâte se hérissé en mouvements endiablés. On dirait que la toile devient insuffisante pour contenir les rythmes ensorcelés de cette squaw de notre peinture.





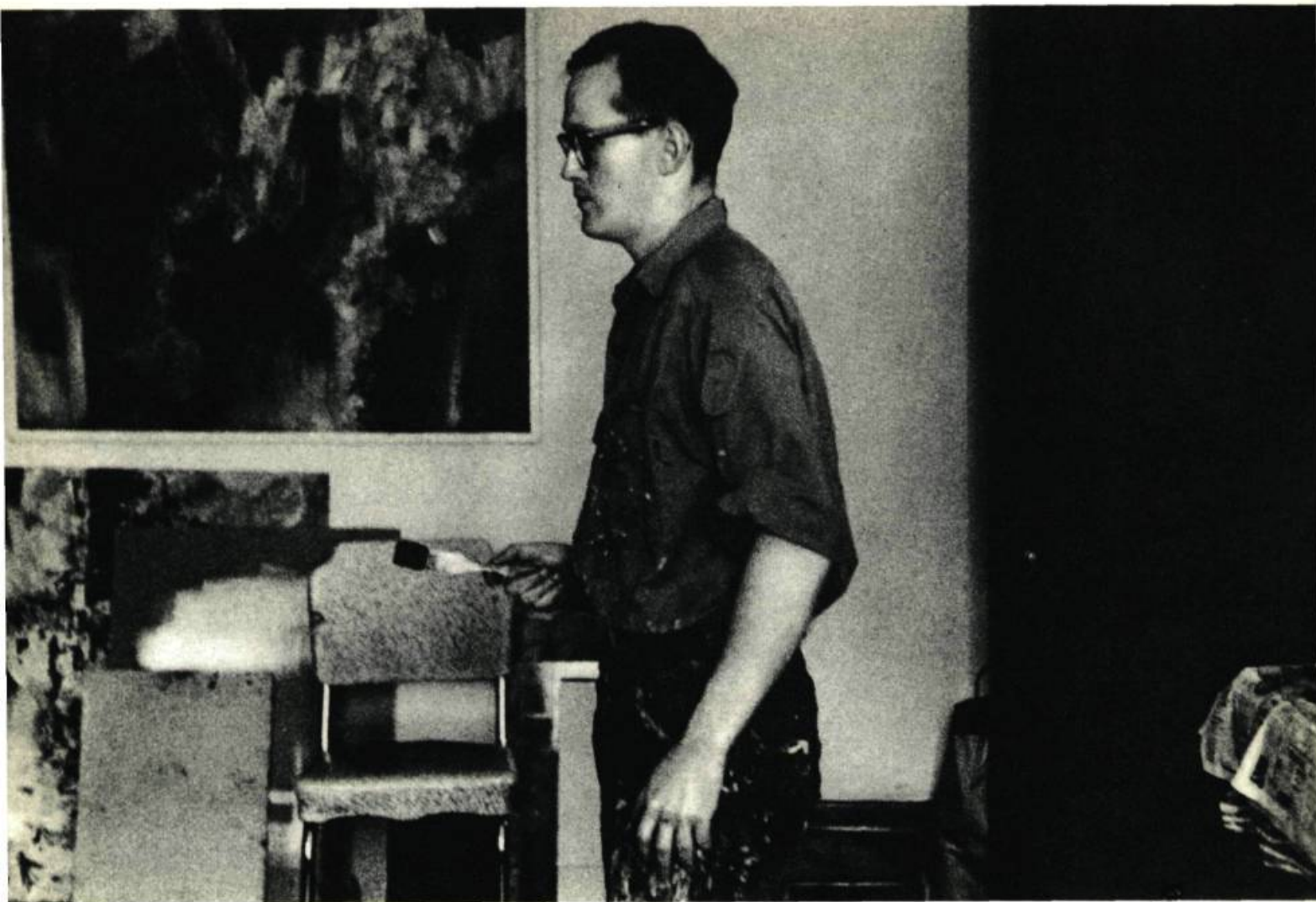
MARCELLE MALTAIS



Invitation au voyage, 72" x 48"
(183,45 x 122,30 cm.)
Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Termine ses études à l'École des Beaux-Arts de Québec en 1955. Reçoit le premier prix du Salon de la jeune peinture. Participe à la seconde biennale de la peinture canadienne et au concours Guggenheim (1959). Voyage en France, en Italie et en Espagne. La collection Mellon acquiert une de ses oeuvres lors de l'exposition « Aspects de la peinture canadienne », à New York. Les Musées de Québec, de Winnipeg, la Galerie Nationale ainsi que le Musée des Beaux-Arts de Montréal (*Invitation au voyage*) ont de ses oeuvres dans leurs collections permanentes. Obtient une bourse du Conseil des Arts du Canada en 1960. Voyage depuis à Paris et en Grèce.

L'art de Marcelle Maltais est marqué par la tragédie. Elle malaxe la pâte avec vigueur et projette des visions cartographiques véhémentes : la mer est un de ses leitmotifs. Le spleen, les légendes du Grand Nord l'inspirent. Maltais affectionne les contrastes violents. Les violacés, les noirs trament d'une beauté farouche : lyrisme forcené qui se traduit par l'emploi d'une pâte lourde, âpre et rugueuse.



La peinture vaut dans la mesure où l'expérience est vitale. Avant d'aborder à l'art, Vénor a d'abord mené la vie hasardeuse de parachutiste en Corée et au Japon. A l'Ecole, il est lié avec des artistes comme Daghish, Arkaskas et Hurtubise. Voici comment il décrit lui-même son évolution : « J'ai commencé par admirer Watteau et Fragonard, puis je me suis passionné pour les impressionnistes ». Monet en particulier a mobilisé son attention à cause de sa façon de suggérer les eaux, le ciel, la terre. Vénor a peu voyagé : un mois à New York, rapides séjours à Toronto. C'est un instrospectif qui a besoin de la solitude de l'atelier pour créer. Actuellement ses préférences chez les contemporains le portent vers l'Américain James Brooks et le Torontois Harold Town. Vénor se livre à toutes sortes d'expérimentations. S'il préfère l'huile, il tire parti aussi de l'encre d'imprimerie, de la cire, des glaises et même des collages pour obtenir les effets recherchés. Il est fasciné par les couleurs vives et les vitraux le grisent. Parler technique lui répugne, car pour lui, l'art n'est que sentiment. Chaque fois qu'il trouve une couleur qui correspond à son état d'âme, il entre en transe et se sent un démiurge. Chez Vénor le plaisir de la couleur prime et l'espace s'organise selon les seules lois de la dictée intérieure.

ROBERT VENOR

Né en 1931 à Montréal. Etudes à Sir George Williams Art School avec Eric Byrd (1954); à l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal (1956-60). Prix du Consul général de France et Lauréat au Salon de la jeune peinture (1960). Participe à la Relève et au Salon du printemps (1961).

Peinture 1960



SUZANNE PASQUIN



Pierres taillées par le vent.
Fusain. 1961.

Etudes au couvent des Dames du Sacré-Coeur; deux années de philosophie à l'Université de Montréal; Ecole des Beaux-Arts de Montréal (1955-60). Juin 1960: bourse du Conseil des Arts du Canada pour travailler la gravure et la lithographie avec Albert Dumouchel. Expositions à travers le Canada; Salon des moins de trente ans en 1959; Peinture-jeunesse au Centre d'Art de l'Elysée en 1960.

Plutôt que de voyager Suzanne Pasquin a préféré demeurer à Montréal et travailler à son atelier de la rue Bleury. Tout se trame dans le silence et la lumière, surgit comme derrière la toile ou le papier. Elle se sent tout proche de la nature. Ses gravures chantent une sorte d'exubérance végétale. Ses encres et gouaches recèlent une sorte de discrétion, de pudeur et de mystère. Les jaunes et les orangés luisent d'un feu ardent comme braise. Elle use assez peu du noir, préférant des tons d'un brun fauve. En une série de fusains elle fait surgir de grandes nappes brunâtres qui se faufilent entre des nuées blanches. Après les encres, les fuscains et les huiles elle s'attaque maintenant à la lithographie, procédé beaucoup plus libre que la gravure et qui se rapproche de la peinture. Lumière, transparence, mystère, voilà les seuls mots qui peuvent approcher de sa vérité.



♦ Les mouillures. 1960. 66" x 78" (168,15 x 199 cm.)

JACQUES HURTUBISE

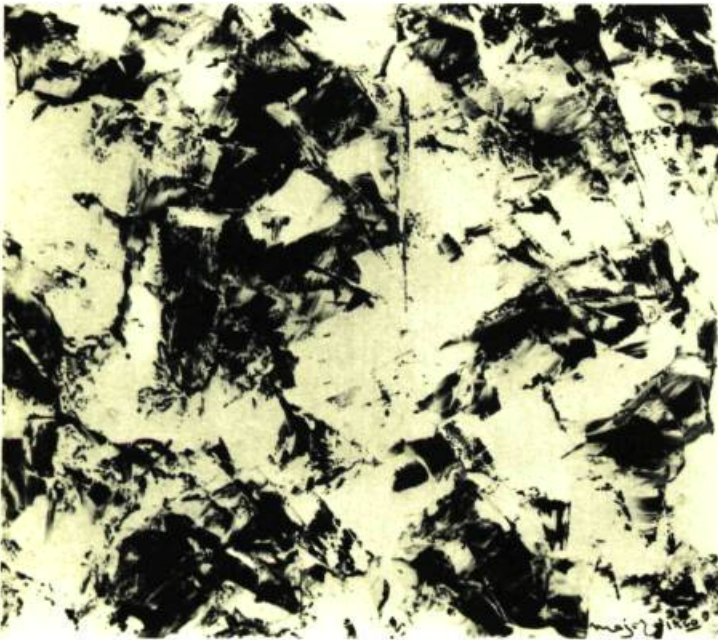
Né à Montréal en 1939. Commence à peindre à dix-sept ans. Étudie quatre années à l'École des Beaux-Arts de Montréal. Visite les Sept-Iles, Terre-Neuve, les Provinces Maritimes. Travaille à New York où il bénéficie d'une bourse de la fondation Mac Beckman. Première exposition au Salon des moins de trente ans, Montréal, novembre 1957; Salon des refusés, novembre 1959; La Relève, Salon du printemps et Salon de la jeune peinture en 1960. Prix du Club des Beaux-Arts, mai 1960. Récente exposition conjointe à la Galerie XII du Musée des Beaux-Arts en février 1961.

Si vous demandez à Jacques Hurtubise ce qui motive sa peinture il vous fera une réponse très directe : « Quand je labouree une peinture, je vis un grand rêve, et quand ma toile est complète j'ai vécu ce rêve ». Freud semblerait tout proche, mais les Grands qui exercent le plus de fascination sur le jeune peintre de vingt-deux ans n'ont rien de viennois. Ils sont américains et s'appellent de Kooning, Pollock, Mitchell, Lesley. On ne vit pas impunément en Amérique du nord et singulièrement à Greenwich Village sans être marqué par cette ambiance... Mais les vraies sources sont en dehors des galeries et musées. Hurtubise est allé faire provision de couleurs, de rythmes et d'images à même la nature la plus aigre et la plus rebelle qui soit. Il a passé en 1959 un été exaltant à la Boule, en plein fleuve St-Laurent à cinq milles de la côte. L'été suivant c'était le choc de l'île Bonaventure. Timide et réaliste à ses débuts (les brûlés, le sentier, les rochers) le peintre s'est vite affranchi successivement de l'expressionnisme, du cubisme et de l'automatisme. Il a éprouvé son métier en travaillant le petit format par esprit de discipline. Mais il se sent vraiment à l'aise devant un grand morceau de toile qu'il visse au mur et meuble d'un geste trépidant. Sa démarche n'est pas tout à fait instinctive, ni complètement plasticienne. La technique peut emprunter la gamme la plus variée pourvu qu'elle serve à l'expression. Jacques Hurtubise utilise la spatule, le rouleau ou bien les mains. Quand la couleur fait défaut il incorpore à la texture des morceaux d'étoffe.



LAURE MAJOR

Née à Montréal en 1930. Étudie la philosophie à l'Université de Montréal. Effectue un premier voyage en Europe en 1956. Au retour, étudie le dessin avec André Jasmin; retourne en Europe en 1959-60 où elle travaille à l'atelier de lithographie Desjobert. Lauréate du Salon de la jeune peinture en 1959. Deux expositions solos chez Denyse Delrue. Expose à la galerie Talisman d'Ottawa, à New-York et à la galerie Zierch de Wuppertal, des lithos en noir et blanc.



De façon assez étrange c'est la philosophie qui devait conduire Laure Major à la peinture. Elle fut amenée à s'intéresser aux idées d'André Malraux sur les arts. En Europe elle fut beaucoup frappée en 1956 par la grande rétrospective d'Odilon Redon et marqua un intérêt très vif pour les œuvres de Klee, Kandinsky et Max Ernst. Le dessin et la litho ont été pour elle d'excellents exercices d'assouplissement. Toutes ses œuvres frappent par une touche d'une grande légèreté. Le blanc joue un rôle cardinal. Ses préférences vont aux tons froids, les verts et toute la gamme des mauves. La couleur et la forme ne font qu'un et papillotent en un frémissement chatoyant. Laure Major se grise de féerie. Tout n'est que vibration et pure délectation du moment. Une suite d'irisations, de mirages fluides.



